

TROISIÈME PARTIE

Quelques réalisations

Un champ d'aviation

Un palais des sports

Un stade sportif



LA VOIE DES AIRS.

Le progrès va vite. L'idée du progrès va plus vite encore. Les premiers avions ont recueilli l'admiration des hommes. Ils l'ont épuisée. C'est à peine, lorsque les citadins entendent le vrombissement d'un moteur au-dessus de leur tête, s'ils lèvent encore les yeux pour regarder l'oiseau ou en identifier le type. L'accoutumance est rapide. Pourtant quel spectacle ! Il faut passer, en flâneur, quelques instants à Evere pour s'en rendre compte. Il ne s'agira pas d'une démonstration sportive où les as rivalisent de vitesse et de dextérité, où les acrobates de l'air donnent le vertige par leurs chutes et leurs bonds. Il ne s'agira pas davantage d'une démonstration militaire où les appareils de chasse ou de bombardement manœuvrent en coin, comme une escadre ou en vol de canards sauvages, ou s'essayent en formations variées. Il ne sera question que de l'aviation pacifique, de l'aviation de transports, de l'aviation commerciale, de celle qui a pris rang parmi les rythmes réguliers de la capitale.

La plaine d'Evere, loin dans la chaussée de Haecht, rue de l'Arbre Unique, Chemin de Saventhem, avenue

du Houtweg, a encore des airs de fille adoptive, traitée en intruse. Elle est coincée entre deux cimetières, celui de Helmet et le Grand Cimetière d'Evere, voisinage qui donne le frisson aux âmes sensibles. Elle sera bientôt dégagée, desservie par des routes mieux appropriées. La route de l'air ne peut décemment commencer en chemin de campagne. Les hangars militaires, à droite, s'offrent aux regards de l'ennemi avec la forfanterie et l'inconscience des anciennes armées.

L'aviation civile aura bientôt meilleure allure. La piste de départ est aménagée, ciment, barrières, balisage. Les hangars, avec leurs armatures impressionnantes, sont du dernier modèle. La gare, elle, aura bientôt vécu, station de chemin de fer provinciale. Elle sera remplacée par un bâtiment dans le style.

Atmosphère étrange. L'on dirait d'une station d'où ne partirait que les grands express européens, d'un port où ne sonnerait que la cloche des transatlantiques. Il n'est pas de bruit qui ne paraisse infime devant cette étendue et sous le ciel brabançon, cette piste à nuages. Le personnel des compagnies aériennes se hâte, avec le flegme des marins et une sorte de noblesse qui leur est propre. Un mât, une flamme qui flotte avec des frissons prolongés de sonnerie, une boule d'osier que le vent agite. Où est la mer? Voilà l'espace! Dans le ciel, un biplan qui n'est qu'un point comme une libellule, et qui se meut et qui grossit. A terre, un petit tracteur, sur chenilles, va prendre son poste. Le ronflement lointain gonfle, s'amplifie en rumeur d'orgue. Contrôleurs, por-

teurs, douaniers s'avancent. La bête volante tourne. Elle circonscrit la place où elle va se poser, le nez contre le vent. Elle abrite sous ses ailes, dans la carlingue, un wagon confortable dont les flancs s'ouvrent. Les hélices stoppent laissant apparaître leur forme allongée dans le disque d'argent qu'elles tracent encore. Voici les voyageurs : ils viennent de Berlin ou de Londres. L'altitude et la rapidité les ont, croirait-on, tenus à l'abri de la fatigue et de la poussière. Ils n'ont pas cet aspect fripé de ceux qui quittent après dix, vingt ou trente heures, l'Orient-Express, ses salons, ses sleepings. Ils touchent terre. L'étonnement alourdit quelque peu leurs épaules. Ils se croyaient flocons et les voilà marchant. L'administration, le contrôle, la douane, pour ne pas avoir le contact des trafics intensifs, de la foule des banlieues et des trains ouvriers, prend quelque chose de plus dégagé, de plus éthéré, de moins agressif. De regarder le ciel, un peu de la grandeur des éléments les imprègne, comme les matelots de regarder la mer.

La plaine d'aviation d'Evere est une station internationale où Bruxelles s'imbibe de vie internationale.

En visitant Bruxelles, il est permis de négliger la politique, de laisser là le Parlement et les lieux de réunions des partis ! Mais ce que l'on ne peut omettre, ce sont les sports. La vie sportive mobilise chaque jour ses équipes ; à certaines heures, elle anime des armées. Elle est apparente où que l'on regarde. La voici déjà dans certains

cafés, dans certaines brasseries, dans certaines tavernes. Non seulement à l'entour des institutions sportives, mais sur les boulevards, dans les quartiers populaires. Une brasserie, un café, une taverne réunissent-ils quatre afficionados du foot-ball ou des courses cyclistes, que le « baes » ornera sa muraille d'un tableau noir pour annoncer à ses clients les résultats du « dernier match » ou des « derniers sprints ». Colombophilie et Sport ! Qui voudra dire, un jour, les mœurs des sportifs et des colombophiles brabançons : il y est du pittoresque à brassées, et des enseignements imprévus. Sport et Colombophilie ! Ah ! les dimanches à Bruxelles ! Jadis, lorsque le ramier, lâché au loin, rentrait en son pigeonnier, une équipe de coureurs, espadrilles et chemise molle, courait au local du club pour y porter sa bague, détachée fébrilement. Aujourd'hui, oubliés ces relais émouvants : chaque colombophile possède la boîte automatique qui marquera la seconde du retour. Le pigeon a été porté, jusqu'au lâcher, dans un wagon spécial ou dans un aéroplane que frètent spécialement les sociétés puissantes. Mœurs des colombophiles ! S'il t'advient, noble étranger, de pénétrer dans une brasserie, dans un café, dans une taverne, dont le comptoir, autel baroque, s'orne d'une colombe empaillée ou d'un ramier d'argent, tu sauras quel culte s'y exerce. Tu saisiras aussi en lisant sur les plaques de métal les noms des clubs célèbres, Union Saint-Gilloise, Racing, Daring, Léopold Club, qu'il est des heures où les groupes attendent fébrilement les résul-

tats des compétitions qu'ont affrontées les joueurs favoris. Sache regarder et voir !

Le sport est entré dans les mœurs. C'est à dire qu'il n'en est pas sorti. Il a pris d'autres formes. *Panem et circenses*. L'opinion publique en est plus préoccupée que de son destin. Les soupapes de la chaudière sociale se situent aux quatre coins de la ville, dans les terrains des clubs, au Palais des Sports, au Vélodrome de Zuen, au Stade du Heysel.

Le sport comporte ses spécialistes, ses magasins, ses journaux. Il a son style. Ne critique pas ! Constate. Jerseys, maillots, pull-over, brodequins, voilà le style foot-ball. Le style cycliste y ajoute des couleurs plus voyantes et la casquette molle. Le tennis et le hockey, plus bourgeois, ont aussi leurs particularités. Quant à la presse, elle s'édite sur papier de couleur, rose de préférence. De plus, et ceci est essentiellement bruxellois, entends-tu ces airs de fanfare ? C'est une société de « supporters ». Il est, en effet, des sociétés de supporters. Elles se réunissent « Au Vélo », « A la Pédale », « Au Tandem », comme « Au Joyeux Footballeur ». Elles « supportent » un champion, une équipe ou un club. Elle se déplacent avec lui ou avec eux. Elles l'encouragent ou les découragent. Elles font du bruit, et il en faut aux champions et aux équipes, comme il en faut aux danseurs nègres. Elles battent le tam-tam de la victoire ou du désespoir et l'arrosent de moult libations. Prétextes généreux à des voyages, à des excursions, à des sorties, à des palabres, à

des discussions. Et c'est du mouvement et c'est de la vie. De vieilles coutumes s'amalgament avec des usages nouveaux et ils font ensemble un ménage bruyant.

Que les sports aient pris, dans l'existence moderne, une place prépondérante, personne n'en doute plus. La presse sportive constituerait un thermomètre suffisant. Mais il est à remarquer encore que la presse courante a dû se plier à des exigences nouvelles. Il n'est plus un journal soucieux de son tirage qui n'ait adopté les rubriques consacrées au cycle, à l'automobile, au hockey, au football, au tennis et au rugby.

Des exemples bruxellois. En voici encore.

Voici le Stade du Heysel, un soir. La ville de Bruxelles a compris. Elle a bien fait les choses. Septante mille places, en tout, dont une vingtaine de mille à couvert. Une architecture simple et nette qui assure les dégagements et qui bénéficie d'expériences millénaires. L'architecte Van Neck a dû éprouver une grande joie à construire cet édifice.

Il fallait mettre un quartier en valeur pour l'Exposition de 1935 et doter la cité d'un stade. Il fut inauguré en 1930 et rallia tous les suffrages. On y organisa des fêtes militaires, dans le genre gréco-romain, pour marquer la date du Centenaire. La pelouse, foulée aux pieds des chevaux et sous les roues des chars en souffrit, mais elle se remet peu à peu de ses blessures. La façade, en arc de



cercle, bombe la poitrine avantageusement. Toute en portes, elle reprend la mélodie du Colisée.

Pénétrons. Une classe spacieuse, éclairée de diffuseurs. De grands garçons en maillots blancs, les cuisses nues, sont rangés sur des bancs comme à l'école. Ils suivent l'enseignement d'un maître qui leur parle tour à tour en flamand et en français, aimablement. On s'applique tous les jeudis à former les « juniors » qui prendront place dans l'équipe nationale. Le professeur s'aide d'un tableau vert qui figure le champ du jeu. Pions de bois à pointes acérées, il déplace ses mobiles pour ses démonstrations. Il expose, il discute, il interroge. Les jeunes gens, un peu gauches, se lèvent à l'appel : ils répondent, comme ils savent, dans leur patois, flandriens et wallons mêlés. Il y est des étudiants, des ouvriers, des intellectuels, des manuels. Ils fraternisent sous le signe de la discipline. Il est question d'abord de théorie. Les commandements du joueur de football sont épinglés à la muraille entre le portrait du Roi et celui de la Reine. Puis l'on en vient à la pratique. Quelques-uns de ces jeunes ont assisté ou ont participé au match dominical : ils forment appréciations et critiques. Des arbitres, des juges, des joueurs expérimentés sont là qui les écoutent. Ils sont invités à s'apprécier eux-mêmes et le font avec bonne grâce, avec bonne humeur, en riant de leurs hésitations ou de leur immodestie. Spectacle édifiant, reconfortant. Le professeur, qui est précisément M. Verdyck, secrétaire général de l'U.R.B.S.F.A., fédération nationale des clubs de football, a une physionomie

de philosophe sceptique et l'œil aux aguets, il attend leurs réflexions, leurs objections qu'il pare ou qu'il leur retourne, sportivement, avec le sourire.

Le terrain, sous les lumières électriques. La pelouse affecte des airs de décor pour ballets russes. D'un vert immatériel, humide de la pluie qui tombe encore, elle appelle des sylphes ou des elfes. Le dessin ovale du Stade troue l'ombre et se reflète sur les nuées basses, qui flottent comme un brouillard. Le théâtre est vide, comme aux répétitions. Les jeunes gens sont passés à la salle de massage, à l'installation de douches, ont revêtu leurs chandails rouges et bleus, aux tons de pastels. Mouvements d'ensemble, sous la direction d'un entraîneur. Exercices de dribbling autour de piquets blancs, plantés tout le long du terrain, et les revoici, prêts à s'affronter dans un match d'entraînement. Ils le jouent gravement, sous le contrôle constant de l'arbitre. Leur professeur se déplace avec eux, court de la ligne de touche à la ligne de goal, du goal à la ligne du milieu, corrigeant d'un cri, arrêtant la manœuvre d'un coup de sifflet, ménageant l'éloge, la critique et les encouragements. Tantôt, cette jeunesse se réunira au massage, à la douche, et reprendra, au buffet, en discutant encore, quelques forces : un repas frugal, mais substantiel, l'y attend.

Voilà de la vie sportive sans appareil. Elle laisse mieux apparaître son armature : discipline, morale. Elle en inspire, tout soudain, une profonde sympathie pour ten-

dre ainsi à un équilibre physique et moral, à l'antique. L'organisation sportive, qui part de la cellule régionale, pour aboutir aux fédérations nationales et aux groupements internationaux, mérite d'être connue de tous. Aux mains d'une élite éclairée, elle peut constituer un rouage puissant non seulement dans la cité, mais encore dans le pays et dans le monde.

Autre vision nocturne. Autre spectacle sportif.

Ce que l'on appelle le sport hippique et qui compte toujours ses fervents se pratique à Stockel et à Boitsfort. L'hippodrome n'a pas grand'chose de commun avec le vélodrome. Les amateurs sont différents. Les joueurs et les parieurs seuls se ressemblent. Il arrive au vélodrome que l'on joue, mais le cyclisme, le motocyclisme ont répudié le bookmaker et ils ont bien fait.

Une soirée internationale : vitesse et omnium. Quinze mille personnes ont pris place au Palais des Sports, avenue Louis Bertrand, à Schaerbeek. Le cirque sportif jouit depuis des années d'une popularité dont rien n'annonce le déclin. Il a d'ailleurs cet avantage d'être accessible à tous, du moins en ce qui concerne son personnel actif. Tout enfant de la balle qui parvient à se tenir sur deux roues et pédale avec énergie peut prétendre à entrer en piste. Il fera son apprentissage, sur route, avec les amateurs, et deviendra, si les dieux le protègent, un professionnel acclamé. Nul jockey ne connaîtra la faveur du coureur cycliste. La vedette qui monte se crée son public. Elle est adulée, fêtée, fleurie. Il faut de

la résistance, de la chance et de la malice. Le roman du coureur cycliste, comme celui du boxeur, se répète.

Un large ruban de bois qui forme un ovale relevé aux extrémités, en virages obliques. Déjà les clameurs se sont tues, le diffuseur musical qui occupe les entr'actes s'est éteint, et les coureurs entrent en action. La première attraction ne sera qu'une parade d'acrobates. Course pour étoiles naissantes qui se disputent sur vingt kilomètres une poussière de primes. Les « populaires » sont attentives. Pronostics, diagnostics. Ce sont les leurs qui courent, avec quelques étrangers. Elles acclament le sprint foudroyant, le coup de rein que le connaisseur apprécie, le virage en plongée et le dépassement tactique.

La course de vitesse appartient à la noble catégorie. Le temps record, 14 à 15 secondes pour un tour de piste, va se voir serrer de près au cours du match Hollande-Belgique. Le champion de Belgique est applaudi à son entrée, mais que le champion batave joue franc jeu, respecte les règles et gagne la partie, il connaîtra le succès comme le héros national. Il n'est guère de public moins chauvin que le public bruxellois. Il en veut pour son argent et suivant le code de l'honneur. Que l'on veuille seulement sauver les apparences, et il sera satisfait ! Mais qu'il n'advienne pas au professionnel nerveux de rouler en zigzag ou d'essayer de retarder son compétiteur par un jeu de coudes : il sera aussitôt hué et, s'il en fait une habitude, la vie lui deviendra difficile.

Le match que l'on attend surtout est de vitesse inter-

nationale. C'est le deuxième numéro du programme. Champion suisse, champion italien. Un champion de Belgique et un Belge notoire. Le silence se fait plus profond. La foule suit les passes de la lutte avec une attention décuplée. Les coureurs, de force à peu près égale, se tiennent roue à roue et rivalisent de prestesse et d'ingéniosité.

Clameurs et cris retentissent, débordent sur les départs marqués d'un coup de pistolet, s'éteignent au coup de cloche pour renaître ensuite. Le champion belge marque un avantage sérieux. La joie se déchaîne. Des cris, des interpellations dans la langue si savoureuse du terroir. Le peuple est à la fête.

Toutes les vedettes, Pélissier le Français, Binda l'Italien, et Ronsse le Belge, ont couru la première manche d'un grand match Omnium en cinq tours. La technique précise de Pélissier, l'ardeur de Binda et l'acharnement de Ronsse ont vaincu toutes les réserves. L'on piétine, l'on applaudit, l'on salue de vivats, sans distinction, les temps du cinq cents mètres qui passent de 32' 3/5 à 32' 4/5 et à 34'. C'est du beau travail, régulier comme une chaîne sur une roue dentée. Il impressionne la masse devenue ingénue sous les réflecteurs qui laissent tomber leur clarté comme une eau vaporisée. Enfin, voici la manche de cinquante kilomètres derrière tandems. Tout l'appareillage mécanique et humain est encore haussé d'un cran. Pendant plus d'une heure avec des accalmies et des énervements subits, du cafouillage et des chutes, les roues tourneront comme des frondes autour d'un

poing et, après le tour d'honneur du vainqueur, les trois coureurs qui ont joué franc jeu se verront confondus dans des applaudissements unanimes.

Plaisirs du jour...

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles